

exemples d'union intime et étroite devraient être entre tous les membres de la société française. Comment conserver la patrie, son esprit, et son cœur, comment épurer, perfectionner notre langage, polir nos mœurs, conserver nos traditions, si nous ne cherchons pas à réunir ensemble tous les éléments de société que nous avons dans Québec et Montréal, surtout dans la dernière ville devenue le siège du gouvernement ? A peine s'il y a aujourd'hui quelque sympathie, quelques relations entre la jeunesse, ceux qui dans quelques dix années seront dans les affaires et l'âge mûr, ou ceux qui sont maintenant aux affaires, et pourtant si ceux-ci font quelque bien, ce sera à nous de le continuer. Ils devraient donc nous regarder comme des successeurs sur cette scène du monde, où nous avons tous un beau rôle à jouer. Ils devraient, ce nous semble, nous guider, nous aider à travers les premiers pas, nous signaler les dangers, nous offrir la lampe de leur expérience, pour découvrir les ténueils cachés, nous montrer où vont finir leurs travaux dans la grande cause nationale, où nous les reprendrons, vers quel but nous irons, et nous répéter souvent : l'héritage des ancêtres que nous abandonnons, il faut le transmettre intact aux descendants ; et nous, en échange de tout cela, nous leur serions fidèles dans les temps difficiles, nous les respecterions comme les champions de notre cause, nos chefs et nos maîtres. Mais non, il n'y a pas de cercles, de relations sociales à Québec comme à Montréal, et par conséquent point d'union sous un point de vue général, national, universel, et, comme nous le disions, l'isolement est un grand malheur et tend à nous décomposer comme corps social. Comment peut-il en être autrement dans les villes qui chaque jour s'agrandissent ; nous sommes étrangers les uns aux autres, nous les membres d'une même famille qui tient tant à sa conservation ! Nous paraissions avoir des intérêts divers, individuels, sectionnaires à conserver, point d'intérêts généraux et de nationalité. Encore une fois nous n'avons aucun moyen de communication, aucun point de ralliement. Notre société est désorganisée et par le temps et le flot de l'émigration, si elle n'est pas reconstituée, elle sera complètement effacée.

Traitera-t-on nos observations de frivolités ? Regardez au milieu de nous les Écossais, les Anglais, les Irlandais. Celui qui connaît un peu leur état, ne sait-il pas combien ils doivent à leurs cercles, à leurs relations sociales, l'esprit d'union et de fraternité qui les distingue si éminemment.

Prenez pour exemple isolé les Écossais ; sont-ils jamais étrangers les uns aux autres ? En arrive-t-il un : de suite, s'il est respectable, il est introduit dans la société, on veut le connaître, le placer quelque part, en faire de suite un membre actif et utile et il retrouve bientôt la patrie. Les anciens et les jeunes gens sympathisent ensemble, comme les membres d'une même famille. C'est à cet esprit de caste qu'ils doivent leur importance et la position toujours avantageuse qu'une poignée d'entre eux occupe dans ce pays, comme partout ailleurs.

Quant au commerce et à l'industrie, ces deux grands pouvoirs qui aujourd'hui ont changé la face du monde entier, nos compatriotes Canadiens-français commencent à s'y livrer. Ils semblent être gagnés chaque jour par cette soif de progrès, ce besoin d'industrie qui tourmente et qui travaille tous les peuples civilisés et sentir combien cette voie nouvelle a d'avenir et d'espérances grandes et solides. L'exercice du peuple anglais

est vrai : *Those who have the key of wealth are lords of all.*

Le mouvement commercial et industriel qui se propage d'un bout de l'univers à l'autre, traîne et amène à sa suite tous ces faits brillants et féconds, importants et sublimes, les croyances religieuses, les idées philosophiques, les sciences, les lettres, les arts, tous les plaisirs intellectuels et moraux, toutes ces grandes choses qui constituent la civilisation moderne. Il faut donc le suivre. Il est donc de plus en plus important que notre jeunesse, au sortir des écoles et des maisons d'éducation, soit placée dans des comptoirs, dans des maisons de commerce, dans des entreprises industrielles, au lieu d'encombrer les professions et de battre les pavés.

Mais s'il faut que chacun de nous soit placé de manière à faire sa tâche dans le monde, il faut aussi que nous ayons quelque chose qui exprime l'importance de notre nationalité, son opulence, son intelligence. Il faut que tout cela soit représenté quelque part. Ce sont les cercles de Québec et de Montréal qui doivent les représenter. Il faut cesser de vivre tant chez soi et pour soi. Il est urgent que nous ayons des réunions périodiques où les citoyens puissent se rencontrer sur le terrain neutre des salons, pour se voir, se connaître, pratiquer et cultiver ces rapports de société qui ont tant d'influence sur la nationalité, qui en resserrent tous les fibres et en font un corps solide et ferme.

Ayons foi dans l'avenir, si rude que soit le présent, notre société a aujourd'hui dans son sein plus d'éléments de vitalité, de stabilité et de progrès qu'elle n'en a jamais eu. Elle a des gages de prospérité dans ces goûts, ces habitudes et ces notions industrielles et commerciales qui chaque jour se répandent parmi toutes les classes de nos compatriotes ; dans cette éducation élémentaire, pratique et universelle que les enfants, surtout ceux des villes, reçoivent aujourd'hui grâce à des méthodes, à des systèmes nouveaux et améliorés. Elle a de grandes, de légitimes espérances dans ces milliers de jeunes gens que chaque jour l'on voit défilier dans nos rues, qui fréquentent les admirables écoles des Frères de la doctrine chrétienne et qui, dans quelques années, feront des membres intelligents et habiles de tous les arts, de toutes les industries, de tous les métiers, enfin dans la génération entière qui grandit et s'avance avec tant d'énergie, si pleine du désir de s'instruire, si pénétrée déjà de l'esprit du temps, qu'elle saura bien comprendre les chances de l'avenir et en prendre tous les avantages !

### Histoire de la Semaine.

Enfin c'est décidé, il restera quelques jours avec nous, mais combien a-t-il fallu le supplier. Il était si changeant, si inconstant, si maussade, qu'il nous tenait dans une inquiétude et une impatience continuelle. Le moindre vent, la plus mince petite gelée lui faisait peur ; vite il partait, il se sauvait au loin par-delà les monts, revenant après une semaine, enveloppé jusqu'aux oreilles comme un gouteux : à peine pouvait-on le reconnaître. Mais un bon matin, fatigué sans doute de tant de courses, le beau temps a pris son parti comme un brave, et maintenant vous le rencontrez chaque jour aussi riant, aussi agréable que jamais, et c'est à lui sans doute, ainsi qu'aux rayons du soleil qu'on doit les rapides progrès de la végétation.

Mais avec le beau temps la chaleur est venue, non pas une chaleur douce et bienfaisante, bien

plutôt lourde, accablante et des tropiques, dont tout le monde commence déjà à se plaindre, si ce n'est M.M. les restaurateurs, droguistes, et apothicaires, etc. qui la voient toujours avec la plus vive satisfaction, attendu qu'il est impossible de marcher pendant seulement cinq minutes, sans être en nage et sans être altéré comme un cerf qui vient d'être poursuivi pendant trois heures par une meute affamée ; de là force consommation de bière de gingembre, limonades, eaux de soda, de Varennes, de Caledonia, avec sirops de saulepareille, de citron, d'orange et d'ananas. Si par hasard vous passez chez Savage, rue Notre-Dame, vous m'en direz des nouvelles.

Les Américains sont arrivés en petit nombre, mais cependant cela suffit pour nous faire apercevoir que la saison des voyages est commencée. Comme le siège du gouvernement et la capitale du Canada, notre ville est pour eux intéressante et curieuse à voir. Mais ce qu'ils semblent préférer par-dessus tout, ce sont les mœurs, les manières et les usages français que l'on peut encore rencontrer par-ci par-là, ainsi que le langage et même jusqu'à la forme, la coupe des habits, quoiqu'ils n'aient pas encore tous ensemble adopté le sous-riens de rigueur de la toilette française. Autant cette prédilection pour nous semble prononcée, autant ils paraissent peu aimer les allures hautaines de nos compatriotes anglais. C'est probablement un ancien souvenir d'inimitié qui les anime encore aujourd'hui. Ils s'amuseront bien à visiter leurs monuments, leurs élégantes et éblouissantes boutiques, ils regarderont bien leurs riches toilettes, leurs somptueux équipages, et tout ce qu'ils ont de beau et de bien, mais c'est avec la plus parfaite indifférence et un air de dédain souverainement méprisable. Ils semblent adopter, à l'égard des enfants d'Albion, pour tout ce qu'ils ont fait ou pourront faire, le *NIL ADMIRARI* du philosophe.

Les Américains en général ont une admirable manière de voyager. Ils ont une attention toujours active à tout ce qui se passe autour d'eux, un esprit observateur et pénétrant des hommes et des choses ; rien ne leur échappe, ils veulent tout savoir, tout connaître, mais en même temps il faut avouer que leur manière de s'habiller en voyage est parfaitement ridicule, surtout dans les chaleurs de l'été. Vous les rencontrez dans les bateaux à vapeur, sur les chemins de fer, jusque dans une mauvaise diligence ou un pauvre wagon, avec une tenue parfaitement recherchée et en costume de bal : pantalon noir et collant, gilet de satin noir, et habit noir de toilette. C'est de fort mauvais goût. Il semble que prendre un peu plus ses aises, adopter un costume confortable et ample, des étoffes moins lourdes que le drap noir, plus pâles et plus fraîches, cela ressemblerait aux Anglais qui eux, en voyage, sont parfois un peu trop négligés dans leur mise.

Ce qu'il y a à Montréal de plus beau à montrer aux étrangers, c'est sans contredit notre cathédrale. Chez tous les peuples, c'est la religion qui inspire les œuvres les plus majestueuses parce que c'est elle qui met naturellement la pensée en communication avec l'infini, c'est elle qui inspire à l'artiste ces hautes conceptions qui sont pour ainsi dire l'expression sublime de la grandeur et de la majesté divine. Un beau temple est non seulement un embellissement pour une ville, c'est encore un titre de gloire pour ses habitants, un monument de leur piété et de leur opulence. D'aussi loin qu'on voit poindre la ville de Montréal, on aperçoit les tours de notre magnifique église. On ne peut s'empêcher d'admirer, en ap-